Zeitschrift: La Croix-Rouge suisse
Herausgeber: La Croix-Rouge suisse
Band: 65 (1956)
Heft: 1

Artikel: Choses vues
Autor: Butignot, Madeleine
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-682623

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 03.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

CHOSES VUES

par Madeleine Butignot

Nous sommes trois à faire, ce jour-là, une « tournée de Croix-Rouge ». Il fait froid à l'endroit assez élevé du canton où nous sommes. Le vent souffle âprement et pousse de lourds nuages noirs qui, à la nuit, crèveront, — ce sera, pour le retour, une bourrasque de neige. Tout est triste, la terre et la forêt nue, le village, les maisons, les gens. Les gens? Comment voulez-vous qu'il en soit autrement? nous ne voyons que des pauvres. Gênés, ils s'excusent de nous raconter leurs soucis, comme si nous n'étions pas venus là pour qu'ils nous les disent, pour essayer de faire quelque chose.

Il y a beaucoup à faire. Avant d'avoir vu, d'avoir entendu, je ne savais pas qu'il y avait autant. Ni avant d'avoir tenu dans ma main la pochette de salaire d'un manœuvre et d'y avoir lu le chiffre trop bas. Un manœuvre ne peut pas être payé comme un ouvrier qualifié, c'est entendu, mais le père de famille le plus rangé, le plus sobre, s'il a six, huit enfants et plus, quand il ne gagne que 350 à 400 francs par mois, lutte durement contre la pauvreté. Il n'a pas d'espoir d'amélioration, pas de jour de détente. Toute sa vie s'écoule dans cette bataille où le corps s'use, et s'use aussi ce qu'il avait en lui, autrefois, quand il était jeune, de gai, d'heureux. Car on espère toujours quand on est jeune, que les choses seront meilleures pour soi qu'elles l'ont été pour les autres, pour ses parents. Ce n'est que plus tard que le dos se courbe et qu'on rentre dans le rang.

Deux chambres, huit enfants...

Ceci se lit clairement dans la chambre où nous sommes. Elle est basse de plafond, avec des parois de bois, car elle est une demeure de montagne. Une rangée de fenêtres à petits carreaux l'éclaire. Elles ont des rideaux à volants: quand l'homme et la femme se sont mariés, ils ont voulu « faire joli » chez eux, espérant continuer. Ils ont aussi acheté quelques meubles, un lit, un buffet, une table et des chaises, mais ils n'ont pas pu continuer. Ce sont les enfants qui ont rempli la chambre. Il y en a huit. Chacun, en venant au monde, a demandé à ses parents le sacrifice d'un rêve: le mobilier n'a pas été complété, ni le linge, ni les deux chambres refaites, ni la cuisine. Celle-ci est petite, pas assez grande pour que la famille y mange et ait ainsi un peu plus de place. Une des chambres est de moyenne grandeur; les parents y dorment et le bébé aussi. C'est là qu'ils vivent tous. Pour le moment, la table est encombrée de linge fraîchement repassé; un tas de raccommodages est posé sur le buffet. Quand les aînés reviendront de l'école, c'est aussi là qu'ils feront leurs devoirs. Les enfants couchent dans une petite chambre pas chauffable, qui contient deux lits: ils sont trois dans un, quatre dans l'autre. Un lit coûte cher, même s'il n'est qu'un cadre de bois: il faut un sommier, un matelas, une couverture et des draps. Non, cet homme ne peut pas acheter un lit pour ses enfants. Il trime dur. Il roule une grosse heure, chaque matin, à bicyclette, pour gagner son chantier, davantage le soir pour rentrer, parce que la route monte. Par tous les temps, sauf quand il fait exceptionnellement froid. Alors, il prend le train, mais la gare est à vingt minutes de vélo. Quand la bise souffle, il la sent passer. La femme, à la maison, a le gros travail des enfants, des deux vaches, de quelques poules. Aucun enfant n'est hors de la coquille; l'aîné a encore quelques années d'école devant lui, le dernier n'est qu'un tout petit bébé. Il dort si calmement, si profondément dans son berceau tout propre qu'on ne peut se lasser de le regarder et qu'on ne se refuse pas à sa douceur. Mais on a allumé la lampe; la lumière le fait battre des paupières, le réveille, et il sourit exquisement, en laissant apparaître sa petite langue rose.

Une masure, pauvre et branlante

La maison est bien pauvre et branlante, tellement que nous nous demandons si elle est un grenier à foin ou si des gens y vivent. Une lessive claquant au vent — une chemise ressemble à un pendu qui demanderait grâce — nous fait supposer que la maison est habitée.

Nous entrons par la cuisine. La femme est au lit, malade. Elle ne s'attendait pas à nous voir, s'excuse d'être couchée, aurait voulu que la chambre fût plus en ordre, ce qui n'est guère possible: l'aînée de ses filles, onze ou douze ans, fait les repas, s'occupe des petits comme elle peut et ne manque quand même pas l'école. Une voisine vient de temps en temps jeter un coup d'œil et soigner la malade. Deux chambres, là aussi, très pauvres. Des murs passés à la chaux, un grossier plancher. Dans le poêle, un maigre feu n'arrive pas à jeter une flamme qui donnerait une impression de chaleur, sinon de confort; il fait froid et noir, inconfortable. Il y a six enfants vivants dans cette famille, plusieurs

sont morts. Le père est manœuvre — tous ceux que nous allons voir le sont —; lui aussi travaille loin de sa maison. Comme tous les autres, il n'a pas le moyen d'acheter un lit de plus. Discrètement interrogée, sa femme énumère leurs minces possessions: les meubles que l'on voit, c'est-à-dire une armoire, trois lits pour huit, une table, un banc, quelques chaises. Du linge, de quoi changer les lits, pas plus, mais pas moins non plus; elle nous le fait observer et ne se plaint pas, disant que d'autres ont encore moins. De gros frais de maladie, d'hôpital.

Il fait plus chaud, à l'écurie...

Bien sûr: d'autres ont encore moins, mais ceux-là, chez qui nous sommes, n'ont pas suffisamment pour autant. Dans une autre famille de onze enfants, trois garçons couchent à l'écurie dans de la paille, préférant cela parce qu'ils y ont chaud à un lit sans couverture ni édredon. Ailleurs, j'ai vu une chambre au plafond fait d'épais carton, retenu par des traverses de bois. Pas d'électricité, une lampe à pétrole qu'il est impossible de déplacer de l'endroit où elle est posée parce que, pour éviter le risque d'incendie, on a cloué au-dessus, contre le plafond, une plaque de tôle. Sur le lit, pas d'édredon, mais des habits jetés. Je n'ai pas osé aller voir s'il y avait une couverture.

Car on n'ose pas regarder partout ni poser trop de questions, de crainte d'être indiscret. On a l'impression de porter son confort sur soi, son goût du beau, le superflu qu'on s'accorde en accumulant toutes sortes de raisons afin de s'abuser et de se persuader qu'il nous est nécessaire. Et cela nous gêne, nous met mal à l'aise quand on est dans une de ces pauvres chambres et qu'on entend une femme, d'une voix monocorde, énumérer les minces choses qui sont à elle, en si petit nombre, raconter une existence dans laquelle les privations ne se comptent plus. On serait moins mal à l'aise si cette voix contenait de l'amertume ou de la révolte. Mais cette acceptation résignée vous mord: on ne sera tranquille que quand on aura aidé. On voudrait ressembler à celle qui a écrit la lettre que je copie en respectant le style et l'orthographe, avoir, comme elle, une qualité de cœur qui donne sans calcul:

L..., le 6 décembre 1955

Monsieur,

Je suis une femme de ménage je gagne ma vie très dure mais je veux faire plaisir à un très pauvre famille de canton de Fribourg.

Je vous envoie 60 fr. pour acheter à la Croix-Rouge un lit pour un enfant qui a n'a point.

J'ai été moi-même très pauvre et je sais ce que s'est de ne pas avoir chaud je peut vous le dire.

Et si je serais contente un peu de moi.

Si vous pouviez le faire parvenir pour Noël je serais très heureuse.

Je désire que mon nom soit pas connu s.v.pl.

*

« Je sais ce que c'est de ne pas avoir chaud. » Entendez-vous la voix d'une pauvre parmi les pauvres, qui trouve encore moyen d'aider qui a moins qu'elle?

(*La Liberté*, Fribourg)

NOUS AVONS LU...

...**La santé de l'homme,** Lyon, N° 90, août à octobre 1955: Hygiène mentale, par les professeurs Delore et Christiaens, M. J. Guérin-Desjardins, les docteurs Boltanski, Le Moal, Kohler, Berge, Wibaux, etc.

*

...**Vie et Bonté,** Paris, novembre 1955: La sécurité sociale. **Do.,** décembre 1955: La Croix-Rouge internationale.

*

...**Chronique de l'OMS,** Genève, novembre 1955, vol. 9, N° 11: Santé publique et exploitation nucléaire: perspectives de collaboration internationale; Essais pratiques de protection contre la rage par le sérum antirabique.

*

...**Revue suisse des infirmières,** Soleure, novembre 1955: L'emploi des neuroplégiques en psychiatrie, par le Dr G. Schneider. **Do.,** décembre 1955: L'emploi des neuroplégiques (suite et fin).